

LE SAC DE WALL STREET

Quand mon père rentrait à la maison le vendredi soir, après cinq jours passés au loin pour son travail, il était épuisé.

Presque chaque semaine, il me demandait d’aller au garage chercher deux choses dans sa voiture : le dossier et le sac.

Il lui fallait les deux.
À 21 h 30 précises, un inspecteur appelait et les chiffres devaient être prêts.

C’est devenu notre rituel du vendredi.
Je ne me suis jamais plaint.
Je le faisais pour mon père.
Je le faisais pour nous.

Les chiffres n’étaient jamais faux.
Les résultats n’étaient jamais en dessous des attentes.
Et je ne l’ai jamais vu en colère.

Enfant, j’ai fini par croire qu’il possédait un sac magique.

À la maison, pourtant, ma mère me demandait souvent d’aller lui chercher son sac et son portefeuille.
Ce fut ma première leçon.
Deux objets complètement différents pouvaient porter le même nom.

L’un grand, rempli de travail.
L’autre petit, rempli d’argent.

Des années plus tard, un soir d’hiver, mon père et moi revenions d’un enterrement.
Des barrages dus à des conflits sociaux nous ont obligés à prendre une route que nous n’empruntions jamais d’ordinaire.

Le long d’une avenue sombre, plusieurs femmes se tenaient près de petits feux.

Chacune portait un sac à main.

J’ai demandé qui elles étaient.

Mon père a souri.

“Ce sont des dames qui cherchent du travail.”

J’ai regardé les sacs.

“Elles emportent leurs outils avec elles”, a-t-il expliqué.

“Et qui sont leurs clients ?”

“Les gens qui font de bonnes actions.”

J’avais dix ans.

Naturellement, j’en ai déduit que les gens qui s’occupaient d’actions s’occupaient aussi, d’une manière ou d’une autre, de ces femmes. Le malentendu me paraissait parfaitement logique.

Des années plus tard, mon père m’a emmené à Milan.

Pour la première fois, je suis entré dans le temple de la finance italienne, Piazza Affari.

Le parquet de la Bourse était plein de cris.

Des gens qui achetaient.

Des gens qui vendaient.

Des gens qui agitaient des bouts de papier comme si la civilisation elle-même en dépendait.

J’ai regardé autour de moi, perdu.

“Pourquoi est-ce qu’ils hurlent tous ?”

Mon père a ri.

“C’est comme ça que marche ce métier.”

J’ai aussitôt protesté.

Je l’avais regardé travailler pendant quinze ans.

Il n’avait jamais eu besoin de crier.

Nous avons ri comme des fous.

Cette soirée s’est terminée sur les Navigli, où mes souvenirs se sont une fois de plus

mélangés.

Les femmes au bord de la route.
Leurs sacs à main.
Les opérateurs de la Bourse.
Leurs mallettes.

Des marchés différents.
Des marchandises différentes.
La même quête humaine.

Certains de ces hommes pouvaient acheter à peu près n’importe quoi.
Ce qu’ils avaient du mal à obtenir, c’étaient les sentiments.
Ils espéraient acheter de l’amour.
Ce qu’ils achetaient d’habitude, c’était autre chose.

Et puis il y avait ma tante.
Elle gardait son maquillage caché dans son sac à main, parce que son mari jaloux estimait que la beauté devait apparaître naturellement.

Quand elle rentrait à la maison, impeccablement apprêtée, il souriait avec fierté.
“Tu es magnifique aujourd’hui.”
“Quel teint éclatant de santé.”
Et elle hochait la tête en silence.

Un autre sac.
Un autre secret.
Un autre marché.

En grandissant, j’ai découvert qu’il existe dans le monde toutes sortes de sacs.

Certains contiennent des chiffres.
Certains contiennent de l’argent.
Certains contiennent des désirs.
Certains contiennent des mensonges.
Et certains contiennent des vies entières.

Ferdinando Frega

BLADEFREGA

La Saga Wall Street